

# **Tomi Ungerer, l'ogre qui croquait le monde et les enfants**

*Le père des Trois Brigands s'est éteint samedi.  
Ce roi de l'humour noir, qui ne cachait pas ses inquiétudes sur l'avenir  
du monde contemporain, laisse une œuvre protéiforme.*

Quand nous le rencontrons à l'automne dernier, Tomi Ungerer avait encore ce regard espiègle et son carnet de notes dans lequel il saisissait au vol les jeux de mots et les idées qui lui venaient au fil de la conversation. C'était à l'occasion de la republication de *The Party*, un pamphlet féroce sur la haute société new-yorkaise publié en 1966, et du recueil *In extremis*, qui retraçait quarante-cinq ans de dessins satiriques, édité aux "Cahiers dessinés".

Surtout connu en France pour ses livres pour enfants comme *Les Trois Brigands*, *L'Ogre de Zeralda*, ou encore *Jean de la Lune*, Tomi Ungerer était un géant. Son œuvre immense embrasse du dessin politique à l'érotisme, de la caricature à l'illustration, en passant par la sculpture ou les jouets, qu'il collectionnait et confectionnait. Auteur de plus d'une centaine de livres et de quelque 40 000 dessins, il en avait légué une grande partie à Strasbourg, sa ville natale, qui lui avait consacré un musée en 2007.

Né en 1931, dans une famille d'ingénieurs-horlogers, il perd son père à l'âge de 3 ans. Dans son autobiographie *À la guerre comme à la guerre*, il témoigne de son enfance dans la poche de Colmar sous l'occupation nazie, de la violence des combats et des brimades des Français contre les Alsaciens à la Libération. Il sublime par le dessin la cruauté du réel, les paradoxes et l'ambivalence humaine, avec son art d'aiguillonner au fil du rasoir ce qui ne peut se dire que par la poésie et l'humour noir. Lui qui se définissait volontiers en "agent provocateur" nourrissait son rire "le cerveau dans la main", dans le jeu du langage, des images et des associations d'idées. En fouillant le dictionnaire à la recherche des qualificatifs les plus extravagants, il jonglait avec sa dyslexie et son imagination pour inventer de nouveaux mots. Autodidacte, il s'instruit par la lecture, cultivant l'insoumission. Après le lycée, il arpente le monde en stop et traverse le rideau de fer en Laponie en pleine guerre froide, pour la beauté du geste.

Sa carrière prend son essor en 1956 à New York, où il commence à publier dans la presse. Le succès de son premier album pour enfants l'année suivante lui ouvre la voie de la littérature jeunesse. Mais l'Amérique puritaine ne lui pardonne pas ses charges satiriques de dessinateur de presse ni ses affiches restées célèbres contre la guerre du Viêt Nam ou la ségrégation raciale, et encore moins ses images érotiques. Face au scandale et à la censure, Ungerer quitte les États-Unis en 1971 pour le Canada, puis s'installe définitivement en Irlande en 1976. Depuis ce pays d'accueil où l'éternel émigré se sent enfin chez lui, il renoue avec ses racines alsaciennes, et s'engage activement dans l'amitié franco-allemande, en défenseur du pacifisme européen.

Dans le Quartier latin, à Paris, l'artiste, qui ne voyait plus que d'un œil, gardait son chapeau pour ne pas souffrir des changements de lumière. S'il ne dessinait pratiquement plus, il écrivait beaucoup et réalisait des collages. À 87 ans, il se préoccupait moins de sa santé que du monde actuel, constatant, horrifié, la dégradation écologique, éthique, démocratique et globale de la planète. Pour lui, c'était l'apocalypse. Ses combats restaient les mêmes contre le fanatisme et la haine. "Tous égaux, tous différents", sa solidarité allait vers les réfugiés. Infatigable, il annonçait la sortie en Suisse de son prochain livre, *Non stop*, un conte pour enfants et adultes dans lequel il réinterprète *L'Enfer* de Dante. Au milieu d'une terre dévastée et abandonnée, l'humanité a fui sur la Lune...

"Il faut traumatiser les enfants", répétait-il souvent pour insister sur la nécessité d'aiguiser la curiosité des plus jeunes en montrant la vie telle qu'elle est, sans nier ce qu'elle a de triste ou de terrifiant, comme lorsqu'il réhabilitait les animaux mal aimés ou abordait la Shoah à travers l'autobiographie d'un ours en peluche. Pour cet apôtre du doute, de l'ouverture d'esprit et du pourquoi pas, la mort était la seule certitude. Malgré les avertissements, il n'en avait pas peur. Il en riait même souvent dans la sensualité de

.../...

ses danses macabres. " n peut avoir du courage, l'angoisse, c'est une autre histoire", précisait-il pourtant quand il évoquait cette douleur du monde, le Weltschmerz, son sentiment d'indignation contre la misère de la condition humaine doublé d'une sensibilité humaniste qui le projetait toujours à la place des autres, comme les enfants. "J'ai toujours traité les enfants en égaux. Dans l'enfant, il y a une innocence qu'on a beaucoup de mal à préserver en grandissant. Rester innocent et savoir se défendre, c'est l'objectif que je me suis fixé." Cette innocence, c'est savoir se questionner et s'émerveiller toujours malgré l'absurdité de la réalité, c'est l'accès au respect et à la tolérance. Il concluait : " Quand on est dans une pièce, il faut toujours garder une porte ouverte pour tous ceux qui veulent entrer, les spectres et les victimes, et ouvrir la fenêtre pour garder un courant d'air." Puisse son fantôme revenir nous hanter longtemps.

par Lucie Servin  
(L'Humanité – lundi 11 février 2019)

<https://www.humanite.fr>

## **Tomi Ungerer, brigand pacifiste**

*Le dessinateur, auteur et illustrateur français Tomi Ungerer, célèbre dans le monde entier grâce à ses albums pour la jeunesse, s'est éteint samedi 9 février à 87 ans, en Irlande. La paix fut un souci constant pour ce "pessimiste joyeux" qui disait "hair la haine".*

Il se définissait volontiers comme un gamin blagueur. La formule allait bien à Tomi Ungerer, silhouette longiligne appuyée sur une canne, visage souriant surmonté de cheveux blancs, derrière lesquels se devinait encore l'enfant malicieux et provocateur. "Dans la tête, l'âge est relatif. Quand je suis malade, fatigué, j'ai 90 ans. Mais quand tout fonctionne bien, je suis mon propre garnement!", confiait-il à *La Croix* en 2011, à l'occasion de son 80e anniversaire.

Il s'est éteint, samedi 9 février, à 87 ans, laissant derrière lui une œuvre prolifique et multiforme, dont des dizaines d'albums jeunesse – *Les Trois Brigands*, *Jean de la Lune*, *Le Géant de Zéralda* – qui le rendirent célèbre dans le monde entier.

### **Une enfance traumatique**

De l'enfance, Ungerer, de son vrai prénom Jean-Thomas, avait gardé un souvenir traumatique. Né à Strasbourg en 1931, issu d'une dynastie d'horlogers, il passa une partie de ses jeunes années enfermé, en raison de sa santé fragile. Il a 3 ans lorsqu'il perd son père d'une septicémie, 8 ans quand éclate la seconde guerre mondiale.

L'annexion de l'Alsace par le IIIe Reich et la propagande nazie à l'école le marqueront durablement. "Menaces, arrestations, restrictions", résuma-t-il dans *À la guerre comme à la guerre* (Medium, 2002), récit de cette période durant laquelle il fut Français à la maison, Alsacien dans la rue, et Allemand à l'école".

Près de deux décennies plus tard, ses dessins satiriques, publiés dans la presse américaine à partir des années 1950, n'épargneront personne. Son souci de dénoncer la guerre et toutes les formes d'intolérance restera constant, traité sous forme de sculptures, de collages ou d'affiches – la plus célèbre étant celle qu'il imagina pour épingler la ségrégation raciale, *Black Power/White Power*.

Son indignation se porta autant sur la guerre du Vietnam que sur le nucléaire ou sur la mécanisation du sexe, sujet d'un livre érotique qui choqua l'Amérique dans les années 1970, *Fornicon*. Récemment, sa colère se concentrait sur Donald Trump, "premier cavalier de l'Apocalypse", s'agaçait-il.

.../...

.../...

### **Des histoires effrayantes et tendres**

C'est pour ses albums jeunesse que le plus grand nombre le connaît. Des histoires à la fois effrayantes et tendres, dans lesquelles les héros, malmenés par l'histoire font souvent contre mauvaise fortune bon cœur. Ainsi de *Flix* (1997), contant les mésaventures d'un petit chien né dans une famille de chats peu amènes, ou encore d'*Otto* (1997), autobiographie d'un ours en peluche fabriqué en Allemagne, passant de mains en mains durant la guerre, jusqu'à se retrouver dans la vitrine d'un antiquaire...

Chez Tomi Ungerer, le désespoir, "essentiel à la création artistique", ne se traduisait jamais en cynisme, mais se racontait en traits légers, aphorismes piquants, métaphores enlevées qu'il distillait comme autant de maximes. "Si la vie est une vallée de larmes, autant apprendre tout de suite à nager !"

Élevé dans un protestantisme rigoureux, il s'est longtemps senti proche du catholicisme. Il priait tous les soirs, sans savoir exactement à qui il s'adressait. Simplement "pour remercier", expliquait-il, exprimer sa "gratitude", malgré les douleurs passées.

"Je suis né avec l'anxiété, racontait-il. J'étais un petit garçon hypersensible... Il y a des enfants plus sensibles que d'autres. C'est pourquoi je les défends tellement." Il participa ainsi à l'élaboration de la convention des droits de l'enfant du Conseil de l'Europe.

### **Une vision joyeusement pessimiste**

L'an dernier, c'est encore aux enfants qu'il s'adressait dans un ouvrage où transparaissait sa vision joyeusement pessimiste de la vie, *Ni oui ni non : réponses à 100 questions philosophiques d'enfants* (école des loisirs). Avec humour et poésie, l'artiste répondait aux interrogations existentielles des plus jeunes.

Fuyant tout esprit de sérieux, se refusant à tout intellectualisme, cet autodidacte considérait comme une chance de ne pas avoir eu son bac, ni fréquenté l'université. Son esprit se forgea dans les nombreux voyages qu'il fit, avec trois sous en poche.

Tout ce qu'il savait, il l'avait appris dans les livres, selon lui le meilleur vecteur de curiosité. Il aimait Céline, Chateaubriand, Nerval, Jules Renard et La Rochefoucauld....  
""Pour moi, s'il devait y avoir un paradis, ce serait une bibliothèque", disait-il.

par Jeanne Ferney  
(La Croix - dimanche 10 février 2019)

### **TOMI UNGERER EN QUELQUES DATES**

- . 28 novembre 1931 : naissance à Strasbourg.
- . 1946-1955 : fait le tour de France à vélo, puis voyage, notamment en Europe, en auto-stop ou à bord de cargos comme marin.
- . 1956 : s'installe à New York. Rencontre l'éditrice Ursula Nordstrom (Harper & Row).
- . 1961 : *Les Trois Brigands*
- . 1966 : *Jean de la Lune*
- . 1967 : *Le Géant de Zéralda*
- . 1971 : épouse Yvonne Wright.
- . 1988 : crée "La Fontaine de Janus" pour le bimillénaire de Strasbourg.
- . 1998 : Prix Hans Christian Andersen, plus haute récompense en littérature jeunesse.
- . 2007 : ouverture du musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration, à Strasbourg.
- . 2016 : prix record de vente (72 724,00 euros) pour les planches de la première version des *Trois Brigands*, à l'Hôtel Drouot.

<https://www.la-croix.com>

.../...

.../...

## **Tomi Ungerer, l'Américain**

*C'est à New York où il émigre à l'âge de 24 ans, que l'illustrateur alsacien connaîtra le succès immédiat, aiguillonné par un milieu artistique en plein âge d'or, et par une société américaine puritaine, hypocrite et raciste, source inépuisable de satire et de provocations pour cet artiste corrosif et farceur. Le Centre international de l'Illustration de Strasbourg expose 15 ans de dessins de cette période fondatrice pour l'artiste qui vient de disparaître.*

"La ville de ma vie a toujours été New York", aimait rappeler Tomi Ungerer, ajoutant souvent que "New York, ce n'est pas les Etats-Unis."

Quand il y débarque en 1956 avec ses cartons à dessins et 60 dollars en poche, le jeune dessinateur qui a déjà burlingué dans toute l'Europe avec des moyens de fortune, découvre en effet une ville qui fait figure d'îlot de liberté et de tolérance dans une Amérique rongée par l'hystérie du maccarthysme. Depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, la chasse à tous ceux qui contestent un tant soit peu la politique impériale américaine, bat en effet son plein, touchant particulièrement les milieux artistiques, soupçonnés d'être des nids de communistes. Beaucoup d'artistes sont jetés en prison. D'autres comme Charlie Chaplin, Orson Welles ou Bertolt Brecht, seront obligés de fuir le pays.

Mais dans ce climat de chasse aux sorcières et de listes noires, ce que Tomi Ungerer dit avoir découvert de plus dur, c'est la ségrégation et le racisme. Pour le jeune alsacien qui a dû subir lui aussi l'humiliation de n'être jamais du bon côté de la barrière - français à qui l'on interdit de parler sa langue sous l'occupation allemande, puis considéré comme "allemand" par les instituteurs français qui lui interdisent de parler alsacien après la guerre -, l'image de l'Amérique se trouble. Le pays qui a libéré une partie de l'Europe du nazisme serait donc aussi celui des polices secrètes, des procès politiques et d'un racisme imprégnant profondément toutes les strates de la société.

Ce n'est pas le cas à New York, expliquera Tomi Ungerer, parce que Big Apple est d'abord une ville de réfugiés, qui tire son énergie et sa renommée de tous les migrants qui la peuplent.

Ce sera particulièrement le cas dans le monde du dessin et de l'illustration qui, dès la fin des années 50, connaît son âge d'or à New York, grâce au bouillonnement qui anime le monde de la presse, de l'affiche et de l'édition. Saul Steinberg, immigré juif roumain qui s'est réfugié à New York pour fuir les lois fascistes en Italie, en sera l'une des figures les plus célèbres. Dès 1941, ses dessins paraissent dans le *The New Yorker*, une collaboration qui durera pendant 60 ans !

Parmi les autres dessinateurs les plus connus, figurent R.O. Blechman, William Steig et Robert Weaver. Ou bien encore, très porté sur le dessin érotique comme le sera Tomi Ungerer, Robert Crumb, qui a connu la célébrité dans l'Europe post-soixante-huitarde. Des œuvres de Paul Davis, Jules Feiffer, et des illustrateurs du Push Pin Studio figurent également dans l'exposition de Strasbourg.

### **Publicité et enfance**

Tomi Ungerer trouve immédiatement sa place parmi les grands illustrateurs new-yorkais de cette époque particulièrement prolifique, et c'est dans le domaine de la publicité qu'il se fera d'abord connaître. Dès 1956, il signe son premier contrat pour la campagne publicitaire des machines à calculer Burroughs. L'année suivante le révèle comme dessinateur pour enfants, grâce à son premier album illustré, *The Mellops Go Flying*, mettant en scène une bande de petits cochons lancés dans la folle aventure de construction d'un avion et du forage d'un puits de pétrole. Fasciné par les moyens de locomotion, Tomi Ungerer puisera souvent dans son immense collection de jouets, 6 500 pièces dont il a fait don au musée de Strasbourg, pour les transposer graphiquement dans ses livres pour enfants. L'album ne paraîtra en version française sous le titre *Les Mellops font de l'avion* qu'en 1979 à l'école des loisirs.

.../...

.../...

Trois ans après son arrivée à New York, Tomi Ungerer obtient une première consécration en recevant la médaille d'or de la Société des Illustrateurs de New York pour son album *Horrible*, avant de s'imposer définitivement comme illustrateur jeunesse dans *Les trois brigands*. L'album qui paraît en 1961, fascine immédiatement un très large public par un style graphique novateur fondé sur une ligne épurée et des aplats de couleurs brutes, sans dégradés, et par une trame narrative qui reviendra comme un leitmotiv dans toute l'œuvre de l'illustrateur : la métamorphose du mal en bien et la découverte de l'humanité dans la tolérance et le pardon. Tomi Ungerer sera toute sa vie un infatigable artisan du rapprochement entre la France et l'Allemagne, deux entités nationales dont il affirmait pourtant - en tant qu'Alsacien ballotté d'un nationalisme à un autre - avoir beaucoup souffert.

### **Artiste engagé**

En même temps qu'il continue à dessiner pour la publicité et les enfants, Tomi Ungerer met son art au service de la dénonciation du militarisme, de l'impérialisme et du racisme aux Etats-Unis. Il le fera dans des affiches et des caricatures extrêmement provocatrices ("je suis un agent provocateur", répétait-il souvent), prenant pour cibles les présidents américains comme Nixon et Johnson engagés dans la sale guerre du Vietnam, ou bien les symboles de l'Amérique bien pensante, comme la Statue de la Liberté ou l'Oncle Sam. En 1967, une série d'affiches sur la guerre du Vietnam commandée par l'Université de Columbia est finalement refusée en raison, dit l'administration, "de la violence sans filtre de leurs images." Elles seront éditées à compte d'auteur, et certaines d'entre elles (Give, Eat, Kiss for Peace) resteront dans l'histoire américaine comme des images d'anthologie de l'opposition à la guerre du Vietnam. Tomi Ungerer sera en parfaite osmose avec toute une génération de jeunes Américains qui à cette époque se soulève contre la guerre.

Mais à New York, Tomi Ungerer sera aussi l'illustrateur corrosif de la haute bourgeoisie qu'il fréquente pendant les années 60. "Après treize ans passés dans cette ville, j'arrivais à saturation," dira-t-il, ajoutant "j'ai participé à des soirées mondaines tout en les haïssant. Soudainement, j'ai réalisé que ces gens me prenaient pour un clown." Dans *The Party* publié en 1966 ("Une soirée mondaine"), Tomi Ungerer dessine des êtres monstrueux, mi-homme ou femme, mi-animaux, prêts à dévorer le monde qui les entoure. Dans une autre série de grands portraits, ils représenteront des archétypes sociologiques correspondant aux différentes strates de la société américaine, reconnaissables grâce à leurs accessoires, un des nombreux procédés de la satire, ce domaine, disait Ungerer, où "l'artiste, à la fois briquet et lance-flamme, découvre la jouissance de l'incendiaire."

Au moment où disparaît l'artiste alsacien, l'exposition de Strasbourg arrive comme un clin d'œil involontaire à ses débuts à New York, là où il a réalisé la majeure partie de son œuvre et où il a acquis sa réputation mondiale.

par Jean-Jacques Régibier  
(L'Humanité - lundi 11 février 2019)

<https://www.humanite.fr>

## **Tomi Ungerer : "Au bout de chaque doigt, il y a une cervelle"**

*A l'occasion de la réédition de The Party,  
publié il y a cinquante ans, et la parution de dessins inédits dans In extremis,  
le dessinateur satiriste Tomi Ungerer évoque sa façon de travailler,  
ses influences et sa frénésie créatrice.*

Tomi Ungerer arrive, canne à klaxon d'une main et *Ni oui ni non* de l'autre, un petit traité philosophique pour enfants publié en mars à l'école des loisirs. Il a quitté son havre irlandais pour deux autres ouvrages satiriques édités pour la première fois en France ainsi qu'une exposition à la galerie Martel. *The Party* croque avec un trait incisif

.../...

des personnages snobs qui arrivent à une soirée, et si grotesques que leurs visages se métamorphosent en mandibules. *In extremis* se présente comme un recueil de dessins acidement engagés, réalisés entre 1964 et 2004 sur différentes thématiques - l'impérialisme américain, les dangers du nucléaire, les guerres. L'esprit critique de ce géant hypercréatif, qui a eu 86 ans cinq jours après cette rencontre, semble inépuisable.

### **Où habitez-vous en Irlande ?**

Au bout du monde. Vous parlez l'anglais ? J'écris mes livres en trois langues, anglais, allemand et français. Je suis parfaitement trilingue. J'écris tous ceux pour enfants en anglais. Une habitude.

### **Vous n'avez pas répondu... Où vivez-vous en Irlande ?**

Dans le comté de Cork. J'habite dans la maison pratiquement la plus proche du continent américain.

### **Exprès ?**

C'est un pur hasard. J'ai vécu au Canada, au-dessus de l'île de Terre-Neuve. J'ai littéralement traversé l'Atlantique, comme le fit Guglielmo Marconi pour installer sa station radio. Elle est juste à côté de là où je vis. Ici, nous avons environ 150 touristes en été. Je dois dire qu'en quarante ans, nous n'avons pas eu une seule poubelle. Si c'était en France, on serait obligé ensuite de ramasser les conserves et les papiers gras...

### **Aimez-vous la France ?**

Je me sens à l'étranger en France. Je l'ai quittée en 1956. Si je la critique beaucoup, je la préfère aux Etats-Unis. Je suis en Irlande depuis quarante-sept ans. C'est un pays sans arrogance, sans différence entre classes sociales. Vous pouvez parler avec un chirurgien ou un universitaire comme avec un paysan.

### **Vous dites "classes sociales", c'est une bonne transition avec...**

J'ai donc trouvé mon pays d'adoption. En Alsace, j'ai été élevé entre deux arrogances, allemande et française. Les Français et les Allemands sont pour moi des occupants. Psychologiquement, la France a commis sur mon pays un assassinat culturel difficile à pardonner, car il m'a coûté très cher. Je n'ai pas de bachot. A l'école, c'était deux heures de retenue ou une baffe dans la gueule pour un mot d'alsacien...

### **J'aimerais bien que vous parliez de *The Party*...**

D'accord, on peut y venir, maintenant que je vous ai donné mes clichés pour éclairer des lanternes qui ne sont plus à la mode. On a remplacé les lanternes par l'électricité. On a eu le siècle des Lumières, et maintenant, on a le siècle de l'électricité. Donc les lanternes sont remplacées par des lampes de Boches !

### **Les éditions *Cahiers dessinés* sortent *The Party*...**

Ma deuxième femme aux Etats-Unis était une vraie snob littéraire. Deux à trois fois par semaine, on avait des party où j'ai rencontré tout le monde, Stanley Kubrick, Otto Preminger, etc.

### **Les party vous ont donc inspiré ?**

Elles m'ont écœuré et ce livre est inspiré des revues sur cette société, comme "Mr Untel est venu avec Miss Untel". Mais il était trop féroce, je n'ai pas trouvé d'éditeur. Alors j'ai créé une maison d'édition avec un ami, Paragraphic, pour le publier, ainsi qu'un autre sur le fascisme, *Nicht wahr ?* On a fait faillite et les livres ont été pilonnés. La première édition de *The Party* est donc affreusement rare. Mon éditeur suisse, Diogenes Vorlag, l'a tout de suite repris et le réédite depuis cinquante ans en Allemagne, comme Babylon ou Fornicon.

### **En combien de temps avez-vous réalisé *The Party* ?**

En une semaine, d'une seule traite. J'ai d'abord dessiné, puis ajouté les textes. Je fais

mes livres à toute vitesse pour m'en débarrasser. Après, je ne veux plus les voir.

### **Pourquoi ?**

J'ai un complexe d'infériorité vis-à-vis de mon travail.

.../...

.../...

### **Vous n'aviez donc pas regardé ce livre depuis les années 60 ?**

Je ne l'ai pas feuilleté depuis des années. J'ai laissé faire l'éditeur. Ecoutez, on sort un livre par besoin. Une fois que j'ai fait mon besoin, je tire la chasse. Je ne veux plus le voir. Sur mes quelque 150 livres, il y en a quand même certains dont je suis content, comme Warteraum ou Slow Agony. En général réalisés à la pleine lune. J'ai noté les histoires de Babylon en trois jours de pleine lune. Après, je les retravaille parfois quarante fois. Cela ne veut pas dire que le dessin est mauvais, mais je n'utilise pas de gomme. Si je loupe un dessin je préfère le refaire plutôt que de le gommer.

### **Et pour *The Party* ?**

J'ai eu de la chance, ça a jailli. Maintenant que je revois ça, bon... J'ai beaucoup changé depuis l'ouverture de mon musée à Strasbourg. J'ai dit à l'époque : "Le fantôme a trouvé son Opéra." Cela m'a soulagé, de sorte que j'ai recommencé ma carrière, j'écris davantage depuis dix ans. Il me faudrait une cigarette. Je suis nerveux et je m'emballe. Il faut que je me calme.

### **S'agit-il de personnages que vous avez connus ?**

En partie. On observe les gens et ensuite ils se mélangent entre eux. C'est un livre de ramassis.

### **Des influences ?**

Des masses. Il y a peu d'artistes qui soient aussi influencés que moi, par Grandville et tous ceux de *l'Assiette au beurre*, *Simplicissimus*, etc. Et j'ai été élevé avec Benjamin Rabier. Je fais aussi partie d'une tradition germano-gaélique, que des volailles, un aigle d'un côté et un coq de l'autre. Je suis le produit d'une basse-cour. J'absorbe tout. J'ai récemment écrit : "On digère le passé pour chier le futur." L'artiste, c'est pareil, il digère ses influences et ensuite elles sont concrétisées par le relais. Vous n'avez pas idée du nombre de jeunes artistes, et j'en suis fier, qui sont influencés par mon travail. Je n'ai pas inventé grand-chose. Mais je ne peux pas me satisfaire d'un style. Je suis un restlos, comme on dit en allemand, un impatient, un touche-à-tout.

### **Alors vous écrivez aussi ?**

Depuis dix ans je suis content de mes écrits. J'ai calculé que j'ai 1,20 mètre de notes. J'ai mes histoires court-circuit de mon alter ego, Monsieur Malparti.

### **Des "histoires court-circuit" ?**

Des histoires qui finissent en court-circuit, c'est-à-dire qu'on fait sauter les fusibles. Tout pète. J'en ai déjà écrit 160. Mon éditeur voulait sortir dès maintenant le premier volume mais il publie déjà un livre sur l'Apocalypse au printemps.

### **Vous êtes trop créatif !**

C'est une tyrannie. Vous dites un mot, j'en fais tout de suite un jeu...

### **Vous notez tout dans ce calepin ? Pouvez-vous citer un exemple ?**

A chaque voyage, j'en commence un nouveau. J'ai écrit par exemple : "Ce soir, j'ai l'impression que toutes les femmes sont enceintes. C'est dû à l'ambiance ovarienne." Il y avait une espèce de douceur ce soir-là sur les visages des femmes. J'ai écrit aussi : "La glotte est le clitoris du larynx." J'utilise ces phrases dans mes histoires. Tous les jours, je les recopie de mon calepin.

### **C'est bientôt votre anniversaire...**

Ne m'en parlez pas. J'ai horreur de toutes les fêtes, Noël aussi. La seule que je respecte, c'est la Toussaint, j'allume une bougie, j'invite mes animaux et je reste seul.

### **Vous êtes sur quoi d'autre ?**

Sur mes pieds. Je fais des fautes d'orthographe et d'orthopédie. Je dis toujours qu'au bout de chaque doigt, il y a une petite cervelle. Je suis un manuel.

### **Pas de travaux satiriques en cours ?**

Je suis allé aussi loin que possible dans la satire. Depuis cinq ans, je me réfugie dans le collage, les sculptures et les écrits. Il y a aussi le fait que nous sommes dans un

.../...

.../...

monde irréparable, dans l'Apocalypse, sujet de mon prochain livre. Il s'agit d'un enfant qui se retrouve seul, abandonné dans un monde où tous sont partis pour la Lune. Alors tout s'écroule, tout explose. Lui suit toujours son ombre qui lui dit où aller et comment éviter les embûches. Elle lui dit de tourner le coin de la rue et il y a une explosion, puis de la traverser et les buildings s'écroulent. Les enfants dans mes livres n'ont jamais peur. Ils n'ont pas froid aux yeux.

### **Vous, avez-vous peur ?**

Ma mère m'a enseigné le courage. Mais il n'y a pas que la peur, l'anxiété est bien pire.

### **Vous êtes un anxieux ?**

Oui, je suis torturé. Je vous assure qu'on pourrait remplacer toutes les muses par le désespoir. Sans désespoir, il n'y aurait pas de création artistique. Le désespoir et le doute. Mon doute est positif parce que c'est du "Pourquoi-pas ?" comme [le navire de] Charcot. Si je n'avais pas le désespoir, je ne serais pas engagé dans de nombreuses causes, ce livre-là n'existerait pas.

### **Vous avez la rage aussi...**

La rage d'avoir perdu mon père à 3 ans, d'avoir été suraimé par ma mère qui m'a ensuite abandonné chez un pasteur. Je l'ai raconté dans A la guerre comme à la guerre (école des loisirs).

### **Que diriez-vous d'*In extremis* ?**

J'ai fait ces dessins il y a une cinquantaine d'années. Il y en a un, c'est Trump tout craché ! Tout se répète... Certains ont fait scandale. Celui de Napoléon qui viole la République. C'est sorti sous forme de portfolio avec un texte assez méchant sur la Révolution française. Il n'y a pas de révolution sans excès.

### **L'Irlande vous a-t-elle inspiré ?**

L'Irlande m'a poussé à écrire... Si : j'ai sorti un livre pour enfants, Maître des brumes (école des loisirs). Le paysage irlandais est tellement incroyable que c'est au-delà de mes talents. Même avec la photo, on ne peut pas. Devant la maison, il peut y avoir des tempêtes avec des vagues de 20 mètres, tout l'océan se pulvérise sur les falaises. Il faut laisser à la nature ses prérogatives. Nous sommes de pauvres imitateurs. La nature, je préfère la regarder avec ma loupe. Je dis toujours qu'on ne se rend pas compte que sur une aile de papillon, chaque couleur est une petite tuile en forme de cœur qui se pulvérise quand on la touche... Regarder une petite garance sous la loupe, mon Dieu, ce que c'est beau !

*par Frédérique Roussel*  
(Libération – mercredi 19 décembre 2018)

<https://next.liberation.fr>

**Tomi Ungerer :**  
**"Je suis un tritureur et un manipulateur"**

*L'auteur des Trois Brigands n'a pas dit son dernier mot.  
Avec les publications de Pensées Secrètes et de The Party, pamphlets critiques  
sur la société américaine des années 1960, le recueil In extremis retrace  
cinquante ans de dessins satiriques. Entretien.*

**Comment a été composé le recueil In extremis ?**

C'est une compilation réalisée par Frédéric Pajak, l'éditeur des *Cahiers dessinés*. J'ai donné près de 15 000 dessins au musée de Strasbourg et il a pioché dans ce fonds, entre des classiques comme les affiches contre la guerre du Vietnam, des inédits et même des esquisses. Mes livres ont des existences différentes selon les pays. Seul Diogenes, mon éditeur en Suisse, a toujours tout publié depuis 1957. Le Schwarzbuch, dont sont tirés

.../ ...

.../...

les derniers dessins du livre, est un ouvrage publié en Allemagne sur l'écologie, contre le nucléaire et la bombe atomique. Il n'est jamais paru ici. Le titre In extremis, en revanche, c'est moi. Nous vivons actuellement une apocalypse, et symboliquement Trump en est un des chevaliers. Notre vie est une suite de saisons en enfer. Ce monde est irréparable, écologiquement et moralement. Chaque dessin est un message et un défi, il faut chaque fois trouver une nouvelle formule, un seul style m'ennuie. Aujourd'hui, je ne dessine presque plus et je pense être allé aussi loin dans la satire que je peux aller. Je me consacre désormais à l'écriture et aux collages, qui me permettent d'intégrer directement des éléments de la réalité. Dans mon prochain livre, autant pour enfants que pour adultes, à paraître à la rentrée prochaine en France, j'interprète ainsi des stances de l'*Enfer* de Dante. J'avais déjà publié en Allemagne un livre d'aphorismes : *L'enfer est le paradis de Satan*.

**C'est une vision pessimiste que vous empruntez au christianisme ?**

Les chrétiens voient les catastrophes comme une punition, les juifs comme une mise à l'épreuve. La différence est immense. Nous vivons désormais dans une société que nous appelons enfin "judéo-chrétienne", et je m'identifie finalement plus aux juifs. À New York, j'ai été accueilli par la communauté juive et je me considère comme un "Laquedem" – c'est le nom qu'Alexandre Dumas, bandit sans scrupule, a donné au "juif errant", mais j'aime bien le mot. Historiquement, la communauté juive en Alsace était importante. L'alsacien se rapproche d'ailleurs du yiddish. Nombreux sont les poètes et écrivains alsaciens juifs, comme Nathan Katz ou Claude Vigée. Il faut aussi rappeler que les nazis ont laissé partir les juifs quand ils ont occupé l'Alsace. Les juifs alsaciens morts à Auschwitz y ont été envoyés par la police française. Cette vipère est difficile à avaler.

**Vous revenez souvent sur la guerre et l'Occupation, notamment dans votre autobiographie À la guerre comme à la guerre. En quoi cette période est-elle à l'origine de vos engagements ?**

Être enfant en Alsace pendant la guerre pose quelques problèmes en termes d'identité. À l'école, j'étais obligé de parler allemand et de suivre l'endoctrinement nazi ; à la maison, nous parlions français, et, dans la rue avec mes copains, l'alsacien. J'ai aussi vécu la guerre comme un soldat d'infanterie, pendant la bataille de la poche de Colmar en 1945. Nous devions creuser des tranchées antichars pour les Allemands. J'ai vu des armes, des bombes, des cadavres. En Alsace, pour survivre, il faut être rusé, et j'ai appris de ma mère à ne pas avoir peur. Tous les Alsaciens ont été flanqués dans la Wehrmacht. Mon beau-frère, dans son livre À l'ombre de la guerre, raconte comment il a déserté pour se faire rattraper à la frontière suisse et envoyer dans un camp. Après Stalingrad, il a eu le choix entre la mort et les bataillons disciplinaires SS. De son bataillon, seuls 2 soldats ont survécu, et, quand il est rentré à Colmar, sa mère avait été tuée par un éclat d'obus. J'ai aussi des amis dont les cendres d'une tante, morte dans les bombardements à Francfort, ont été envoyées dans une boîte de conserve parce qu'il n'y avait plus d'urne. Ils l'ont mangée sous forme de bouillon. La réalité dépasse toujours la fiction. Tous ces souvenirs ont forgé mon identité, mais, dans un sens, les enfants ont besoin de traumatismes pour trouver la leur. La surprotection actuelle ou la télévision créent un vide effrayant.

**Vous parlez souvent de "Weltschmerz", cette douleur du monde qui mêle révolte et impuissance. On ressent toujours cette ambivalence dans vos dessins.**

Je suis obsédé par la mort. J'avais 3 ans et demi quand mon père est décédé et depuis tout petit je souffre du Weltschmerz. Je ne peux pas supporter la misère du monde et de la condition humaine. On peut avoir du courage, l'angoisse c'est une autre histoire. Ce désespoir est un moteur pour la création, une muse pour mes engagements. J'ai appris très tôt l'ambivalence humaine avec la guerre. Il n'y a pas de gentils et de méchants. Dans mes livres pour enfants, je réhabilite les animaux mal aimés, la chauve-souris, le vautour, la pieuvre, le serpent, et j'imagine avec un ours en peluche un lien entre un enfant juif et un enfant allemand. "Tous égaux, tous différents" : c'est le slogan dont j'avais fait un timbre. Il faut combattre le fanatisme et l'extrémisme sous toutes ses formes. Je suis essentiellement un humaniste. C'est une forme d'ouverture d'esprit qui s'exprime par le doute : au nom de la curiosité et du pourquoi pas. Quand on est dans une pièce, il faut toujours garder une porte ouverte pour tous ceux qui veulent entrer, les spectres et les victimes, et ouvrir la fenêtre pour garder un courant d'air.

.../...

.../...

**Vous vous définissez souvent comme un "agent provocateur". La provocation est-elle pour vous l'expression d'un cynisme ?**

Certainement pas. Je ne suis pas un cynique, j'ai trop de cœur pour ça. La provocation, c'est la meilleure des publicités pour capter l'attention. Un dessin, c'est un coup de poing. Après le bac, que je n'ai pas eu, j'ai foutu le camp en Laponie, et j'ai traversé le rideau de fer. Qui fait ça ? En Norvège, pour la première fois, j'étais dans la presse. Il y a un risque, et sans les sirènes d'alarme, je serai peut-être encore en prison aux États-Unis ou en Turquie. Mais le destin a besoin d'être provoqué. C'est l'aventure !

**Vous êtes très critique vis-à-vis des États-Unis où vous avez vécu de 1956 à 1971.**

J'ai toujours fait la différence entre New York et les États-Unis. Si les États-Unis sont un pays de sauvages, New York est un pot-au-feu. J'ai vécu aux États-Unis en plein maccarthysme. Avec ma barbe, dès que je sortais de New York, on me refusait l'entrée des pubs. Au Texas, la ségrégation m'a beaucoup choqué et je me suis engagé contre la guerre du Vietnam. Ne me parlez pas de la liberté aux États-Unis. J'étais sur la liste noire du FBI. J'ai été arrêté comme communiste. Tout ça parce que De Gaulle avait été un des premiers à reconnaître le régime chinois et que la revue *Newsweek* m'avait proposé d'être son premier reporter. Mon visa a été refusé et les États-Unis m'ont menacé de confisquer mes biens. La liberté, c'est d'abord "In gold we trust", et la statue de la liberté accueille les migrants en tournant le dos à l'Amérique.

**Quelle est la nature de votre engagement politique ?**

Je suis trop libre pour adhérer à un parti, mais j'ai toujours été très engagé dans la politique européenne et surtout l'amitié franco-allemande, dont je suis devenu un champion. Pour un Alsacien, l'Europe était l'unique solution. Sous Jack Lang, j'ai été chargé de mission aux ministères de la Culture et de l'Éducation nationale. J'ai ensuite collaboré avec André Bord à la commission interministérielle de Coopération France-Allemagne avant d'entrer au Conseil européen. En politique, je ne travaille qu'avec des personnalités qui me sont sympathiques. La seule campagne que j'ai soutenue était celle de Willy Brandt en 1969, et j'ai été très proche d'Oskar Lafontaine, le cofondateur de *Die Linke*. J'ai travaillé avec tous les chanceliers allemands, sauf cette brute teutonne d'Helmut Kohl. Mais on fait des projets, et avec les nouvelles élections tout tombe à l'eau. J'ai toujours défendu le projet d'apprendre la langue du voisin dans les zones frontalières. En Allemagne, j'avais même convaincu Gerhard Schröder pour qu'à la frontière avec la Pologne, les Polonais apprennent l'allemand et inversement. Ce fut si impopulaire, du côté allemand, qu'ils ont dû réintroduire l'anglais au bout d'une dizaine d'années.

**Quels sont vos combats aujourd'hui ?**

Ce sont toujours les mêmes. Rien n'a changé et c'est même pire. Je ne suis pas dupe, les gens qui achètent mes livres sont ceux qui partagent mes idées. Je dessine ou écris par besoin. Je suis un trituteur et un manipulateur d'idées en fin de compte. Le temps m'a peut-être prouvé que j'avais épousé la bonne cause, mais si une cause s'épouse, elle se divorce aussi. On change d'opinion pour remplacer un préjugé par un autre. L'avantage du préjugé, c'est de le connaître. Tous les nationalismes sont relatifs. Je n'ai pas de patrie. Le patriotisme est une illusion et personne n'a de quoi être fier de l'histoire de son pays. J'ai toujours été un émigré, et d'abord dans mon propre pays. En revanche, j'ai un "Heimat", un foyer. Je me suis battu pour l'amitié franco-allemande et, si on veut

trouver une solution au conflit israélo-palestinien, il faut connaître les points de vue des deux côtés, toujours se mettre à la place de l'autre. C'est la base de mon pragmatisme. Le plus important est de garantir la liberté culturelle. En Alsace, j'ai vécu l'assassinat culturel, si bien que je peux comprendre les besoins de sécession, mais il faut parfois oublier ces élans et se battre pour une amitié et une intégration nécessaires. Je suis partisan des fédérations. Avec mon identité alsacienne, rien ne m'empêche d'être citoyen français, citoyen européen et citoyen du monde.

*propos recueillis par Lucie Servin*  
(L'Humanité – vendredi 28 Décembre 2018)

<https://www.humanite.fr>

.../...

.../...

## **Pour adultes et enfants seulement**

*Tomi Ungerer, 67 ans [en 1998], alsacien.  
Il est dessinateur de livres pour enfants en France  
et illustrateur érotique en Allemagne.*

Plus on parle avec Tomi Ungerer, moins on a le sentiment de le connaître, plus sa vie devient imprécise, moins il devient possible de s'appuyer sur des dates, un métier, une nationalité, afin d'envisager son existence linéairement. Chaque repère, chaque qualificatif se transforme en porte de prison, dont il s'évade. Avant de le rencontrer, on aurait volontiers indiqué ce que chacun sait: Tomi Ungerer est un écrivain illustrateur de génie pour enfants, auteur notamment des *Trois Brigands*, *Jean de la Lune*, *Pas de baiser pour maman*, titres vieux de plusieurs décennies, sans que les années pèsent sur eux. Il est aussi l'auteur de nouveaux titres, comme *Flix* ou *Trémolo*, qui ne risquent pas davantage de courber l'échine au fil du temps. On aurait avancé que, comme tout le monde, il est né, et que, pour lui, ce fut à Strasbourg, en 1931. Strasbourg étant situé en France, il aurait sans doute été inutile de préciser qu'il est français. Mais, premier point inattendu, il faut s'habituer à ce que, dans la bouche de Tomi Ungerer, l'Alsace soit une contrée à part, qui n'a rien à voir avec la France, pas plus qu'avec l'Allemagne, mais cultive un air de famille "avec les WC, parce qu'elle est toujours occupée". D'ailleurs, il parle le français comme une langue étrangère, avec des approximations, des collages d'expressions qui lui sont propres. Adolescent, une enseignante lui cria: "Perdez votre accent avant de vous intéresser à la littérature française." Il ne le perdit pas, et quitta l'école vers 15 ans. Il garda ses fautes "d'orthogreffes et d'orthogriffes", continua de se faire traiter de "sale Boche" et travailla sur des bateaux. A 25 ans, il s'embarque pour les Etats-Unis, avec soixante dollars en poche.

Tomi Ungerer ne se souvient pas pourquoi son premier livre publié, il y a une quarantaine d'années, à New York, est un livre pour enfants. Il ne s'en souvient pas, et s'il s'en souvenait son effort de mémoire l'entraînerait trop loin, dans une pelote de pensées et d'émotions emmêlées, qui trébucheraient sur d'autres pelotes, et ainsi de suite. Tomi Ungerer a un esprit dégressif et n'indique jamais aucune date, "sauf sur les chèques". Il peut refaire à plusieurs années d'intervalle le même dessin pour que l'on ne puisse pas en déceler l'origine. Et il s'intéresse à tout : à un clou comme à la forme d'un mot. A une fougère, à un caillou comme à une expression yiddish disparue. En l'écoutant, on a l'impression de se promener avec une loupe à la place des yeux. Les histoires naissent de rien. En même temps qu'il converse, un esquimau végétarien fait son apparition dans la pièce. Il plante des petits pois et des courgettes dans la neige. L'esquimau ne se nourrit que d'eux, il en meurt. "Est-ce une bonne histoire pour enfants?" Tomi Ungerer a toujours une demi-douzaine de fabulations en cours qui se font écho, denses et volatiles à la fois, comme les nuages, créations naturelles qu'il admire le plus, pour leur capacité sans fin de métamorphoses. "Je suis d'une très haute distraction", dit-il. Et aussi: "Je vis dans un monde d'une grande confusion."

Nous sommes installés dans la plus ancienne étude de généalogie de Paris. Les murs sont couverts de petits tiroirs, qui peut-être s'ouvrent sur d'autres petits tiroirs. Une figuration de rêve pour Tomi Ungerer, dénicheur de trésors il possède, par exemple, la collection complète d'un journal spécialisé sur les cercueils des années 50, un catalogue d'esclaves avec les noms des propriétaires sudistes, et il s'est débarrassé de ses 5 000 jouets mécaniques anciens en les offrant au Musée historique de Strasbourg.

Au moment où l'on s'y attend le moins, Tomi Ungerer se recentre sur une vieille question: comment a-t-il commencé d'écrire pour les enfants? Il n'en sait vraiment rien, d'autant que ses livres une cent vingtaine paraissent en désordre chez des éditeurs divers. Si bien qu'aucun pays n'a la même bibliographie de ses oeuvres. C'est en France que le dessinateur a la meilleure réputation, parce que ses albums pour adultes y sont quasiment inexistant, mais les éditions du Cherche-Midi vont réparer cette lacune. Aux

.../...

.../...

Etats-Unis, aucun éditeur ne s'est risqué à publier ses livres érotiques, et même ses classiques pour enfants ont été bannis des bibliothèques. Il y a encore six ans, Tomi Ungerer faisait partie d'une liste noire. Il a été arrêté par le FBI, "par erreur". Et les critiques du *New York Times* refusent encore de chroniquer ses albums sous le prétexte que "quelqu'un qui a imaginé Fornicon un album bourré d'engins sexuels n'a pas le droit d'écrire pour les enfants". En France, on oublie que Tomi Ungerer publie environ un album érotique tous les deux ans en Allemagne, alors qu'entre 1976 et 1996 il n'a conçu aucun livre pour enfants. Mais, en janvier dernier, il reçoit le prix Andersen, l'équivalent du prix Nobel pour la littérature jeunesse.

C'est difficile à croire tant le talent de Tomi Ungerer est multiforme et sa gentillesse effective, mais encore maintenant le dessinateur est honni. A Londres, à Paris, aux Etats-Unis, les rétrospectives de ses oeuvres ont été bombées. Et quand une exposition à Strasbourg montre de pauvres baby doll sexuellement torturées, un visiteur en sauve du désastre et brise par là même l'installation.

Ce qui oblige l'interlocuteur à accommoder son écoute comme on accommode sa vue, c'est la capacité de Tomi Ungerer de dire tout ce qui lui passe par la tête, sans se soucier des effets de ses paroles. Il n'est pas pour rien l'inventeur du slogan publicitaire "Attendez-vous à l'inattendu". Tout d'un coup, il parle de son "esclave sexuelle", qui vivait chez lui, à New York, dans les années 70. Ou de la chambre qui lui était réservée dans une "boutique" d'Amsterdam, gérée par des prostituées, "spécialisée dans l'administration payante de la douleur". Ce qui a donné un album, *Totempole*, en 1976. A un congrès sur la faim, Tomi Ungerer explique qu'il faut rétablir le cannibalisme. Dans un avion, il mouche des chasseurs qui prétendaient tuer toutes les bécasses d'Irlande, en leur faisant croire qu'il est ancien nazi. "Ils sont devenus blancs comme du linge sale, et je ne les ai plus entendus." Enfant, Tomi Ungerer a été arrêté par la Gestapo parce qu'il conversait avec sa mère en français, langue proscrite en Alsace pendant la guerre. Arrêté sans en comprendre les raisons, et il aura le sentiment que l'histoire se répète, quelques décennies plus tard, avec le FBI. Depuis 1976, Tomi Ungerer, botaniste, minéralogiste, charpentier, fermier, écrivain, dessinateur, graphiste, collectionneur, vit avec sa famille dans une ferme en Irlande du Sud, où, longtemps, il a fallu s'occuper de six cents moutons. Comme lui, son père exerçait plusieurs métiers, dont celui d'horloger. Il est mort quand son fils avait 3 ans, et il a semblé au petit garçon que, par un étrange transfert, il héritait de tous ses dons. Peut-être est-ce encore lui "l'esprit frappeur" qui lui rend visite dans sa ferme irlandaise et "transforme chaque réveil en une délivrance"?

par Anne Diatkine  
(Libération - jeudi 17 décembre 1998)

<https://www.liberation.fr>